

Reconstruire cette famille que l'on a défaits

Michèle Leroux

Parler de la passion des Québécois pour leurs téléromans est presque un euphémisme. Nulle part au monde observe-t-on une quantité de séries dramatiques comparable à celle diffusée sur nos chaînes de télévision. De la *famille Plouffe* à *Rumeurs*, en passant par *Les filles de Caleb* et *les Deux Frères*, la tradition ne démod pas. Année après année, les téléspectateurs succombent, accueillant les Émilie, Ovila, Rose-Anna, Madeleine ou Pierre Lambert comme s'ils étaient de la famille. Pourquoi le téléroman provoque-t-il un tel engouement?

«Les téléromans sont à la culture québécoise ce que le roman représente en France ou le cinéma aux États-Unis», explique l'anthropologue Jean-Pierre Desaulniers, du Département des communications, l'un des rares intellectuels à s'intéresser à la télévision et à sa symbolique. «La quantité et la qualité de séries dramatiques produites pour la télévision québécoise sont complètement disproportionnées en regard de la population de cette province. On a investi beaucoup, parce que la demande est très forte et que l'auditoire est d'une fidélité incroyable. Parler des téléromans québécois, c'est parler d'une véritable littérature nationale, un reflet de l'identité québécoise moderne.»

«Les téléromans et les téléseries sont les grands témoins des changements sociaux», estime le professeur qui s'intéresse au petit écran depuis déjà longtemps. En 1996, il signait d'ailleurs *De la famille Plouffe à La petite vie - Les Québécois et leurs téléromans*, une anthologie de cinq décennies de téléromans. «Les années 1950 furent celles de la contestation de l'autorité. Celle du père et celle de la bourgeoisie. D'autres thématiques



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-Pierre Desaulniers, professeur au Département des communications, et directeur du nouveau programme de baccalauréat en stratégies de production.

ont marqué les décennies suivantes: désirs d'émancipation – des femmes et des enfants – dans les années 1960, laissant place à la recherche des bonheurs simples à travers une époque à l'humeur dépressive, précédant celle des grands affrontements et du «Québec Inc.» des années 1980, suivis de l'adaptation avec d'autres cultures.

Du soi aux autres

Selon M. Desaulniers, le grand thème général qui traverse les téléromans depuis 1994-1995, c'est celui de la réconciliation, celle du couple et celle de la famille. «Cela survient après la conquête d'une liberté individuelle qui s'est faite au prix d'une solitude significative, précise-t-il. On se rap-

pelle la rupture extrêmement douloureuse d'Ovila et Émilie, les deux amoureux passionnés des *Filles de Caleb*, qui ont symbolisé la conquête de la liberté, mais qui, ne voulant rien céder de leur autonomie, se sont entredéchirés jusqu'à l'échec. On revoit la scène finale sur le quai de la gare. *Caleb* est l'aboutissement du courant d'affirmation de soi qui a marqué les années 80, avec des séries comme *L'héritage*, *Le temps d'une paix*, *Le parc des braves*, *Lance et compte...* »

Les années 90 ont laissé de grandes œuvres, où l'on explore des solutions de rapprochement, note M. Desaulniers. «Madeleine, (*Le retour*), par exemple, revient vers sa famille, qu'elle a quittée brutalement il

y a plusieurs années. Entière, et ne voulant rien céder ni se compromettre dans des concessions, elle cherche à retisser des liens avec ses enfants. *Deux frères* illustre aussi le désir de réconciliation – avec le père – après les années d'excès de liberté et d'abandon des enfants. Plusieurs œuvres dramatiques abordent cette difficile quête d'équilibre entre la liberté pour soi et l'engagement face

avec intensité, que le ton soit léger ou grave. Le genre importe peu, c'est le fond qui compte», observe le professeur.

Est-il prêt à dévoiler ses coups de cœur? Hésitant, il admet avoir craqué cet automne pour *Annie et ses hommes* et *Rumeurs*, avec ses textes «extraordinaires». «Toutefois, mes découvertes des deux dernières années ne proviennent pas du Québec mais

«Le grand thème général qui traverse les téléromans depuis 1994-1995, c'est celui de la réconciliation, celle du couple et celle de la famille.»

aux autres. On essaie diverses façons de vivre ensemble. *Un gars, une fille*, deux personnes dépareillées, un égoïste tout centré sur lui-même et une «fofolle» formeront néanmoins un couple très soudé, qui tient à vivre ensemble. *Mon meilleur ennemi*, puis *La vie, la vie*, *Tabou* et *Annie et ses hommes*, sont des explorations qui vont toutes dans le même sens : reconstruire le couple et la famille.»

On reconstruit ce qu'on a défait, fait remarquer M. Desaulniers. «Dans certains cas, comme dans *Fred-dy*, on bâtit même de la famille. On veut se réconcilier avec la perspective de la famille, renouer avec les parents, sentir le poids de la continuité. On revient aux valeurs qui ont l'air traditionnelles, mais sans usurper le sens de la liberté. Cette liberté n'a plus rien à voir avec la fuite de responsabilités. Des personnages comme Ovila, pour qui la famille signifie souffrance, sont remplacés par d'autres qui cherchent des moyens d'avoir à la fois la liberté et l'engagement responsable. Tous les téléromans traitent de ce thème

des États-Unis. Les séries *The Sopranos* et *Six feet under*, mériteraient que nos grands réseaux s'y intéressent», estime M. Desaulniers.

Un médium méprisé

Le champ d'intérêt du professeur s'avère fort peu fréquenté par le milieu intellectuel. «C'est un peu pénible à admettre, mais il y a souvent du mépris à l'égard de la télévision. Alors qu'il existe plein de magazines sur le cinéma, il n'y en a aucun qui propose une réflexion sur la télévision. Les intellectuels n'ont pas reconnu cette dynamique culturelle pourtant extrêmement riche. Il n'y a que quelques personnes qui réfléchissent là-dessus, mais il ne s'agit que d'efforts individuels et disséminés. Rien qui ne constitue un courant ou une force d'entraînement», constate M. Desaulniers ●